« LA SUITE DES TEMPS » — 19

CHARLES POMARET

MONSIEUR THIERS

ET SON SIÈCLE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.

A Marie-Paule.

« Ecrire est une pauvre chose après avoir agi. »
THIERS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« J'ai à vous parler d'un homme qui a été journaliste, historien, chef d'opposition, et chef de gouvernement, qui a fait une Révolution, guéri les blessures d'une autre, vaincu une troisième; qui était célèbre à l'âge où l'on en est encore à chercher sa voie et qui, après avoir été calomnié, abandonné, proscrit, s'est retrouvé puissant et populaire jusqu'à l'extrême vieillesse. »

JULES SIMON.

Le portrait de Thiers sur la couverture reproduit une gravure des collections du Musée Arbaud, à Aix-en-Provence.

Le petit portrait que l'on voit sur la table de Thiers, premier Président de la République, est celui de Gambetta.

AVANT-PROPOS

Comment ai-je été amené à écrire ce livre ? J'y pensai naguère, dans l'action, en attendant le répit, qui est venu. En prison, dans l'hiver 1940-1941, *au cours d'un de ces furtifs entretiens, que nous volions à la surveillance des gardiens, j'en parlai à un de mes grands aînés, chez qui on retrouvait alors maints traits de Thiers, patriotisme inclus. Ce camarade d'internement, féru d'études historiques, m'encouragea vivement. Rendu à la liberté, j'amassai quelques matériaux. Puis l'ampleur du sujet ralentit mon entreprise.*

Et voici que le 18 *août* 1942, *trois mois avant de quitter la France, pour éviter une nouvelle privation de liberté, je suis en visite en zone non occupée chez un des plus hauts personnages de la Troisième République. Tour d'horizon fait, souvenirs et documents échangés sur juin* 1940, *nous parlons littérature. Et j'entretiens mon ancien de mon projet quelque peu délaissé. Il s'enflamme, réveille mon zèle, me promet de rechercher dans ses papiers quelque inédite documentation. Et il me fait le récit suivant :*

« *Il y a quelques mois, revenant de Chatelguyon, je me rendis à une convocation de Pétain à Vichy. Dans la conversation, Pétain marque l'irritation que provoquent chez lui les agissements de l'occupant.* « Les Allemands, *dit-il,* violent sans cesse l'armistice. Plus on leur cède, plus ils exigent. Ils pillent notre pays, le vident peu à peu. Ils ne respectent pas la souveraineté française; ma place est ingrate. Je gravis un calvaire. Que faire ? Que faire ? » — « *Que faire ? interrompt le visiteur, c'est bien simple, faites donc comme Monsieur Thiers.* » — « *Monsieur Thiers, Monsieur Thiers, dit Pétain étonné et ignorant, mais que faisait-il donc avec les Allemands dans des cas pareils?* » — « *Il leur disait : merde. Et les Allemands s'inclinaient*[1]. »

Cette réplique gauloise et si vraie, dont Pétain n'a pas fait son profit, a décidé de mon livre sur Thiers, qui savait, lui, résister à l'occupant.

Le Tholonet, près Aix-en-Povence,
19 décembre 1947.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITION SUISSE [1]

L'histoire de Thiers n'est pas inactuelle. Il fut un mainteneur de grandeur française. Par lui, le pays, vaincu, se releva. Et vite. Avec quelle fierté ! Devant le vainqueur ahuri. Par lui, la République Troisième naquit. Le plus long régime que la France ait connu depuis 89.

Mon propos n'est pas chronologique. Il ne conduit pas Thiers du berceau à la tombe. D'autres l'ont fait suffisamment. J'essaie de prendre sur cette vie une vue d'ensemble. De définir un tempérament qui déconcerta son siècle. De dégager le réel et l'humain.

Mon Thiers, celui que j'ai senti, que j'ai fréquenté par l'étude, est une splendide bête humaine. Et française. Splendide... et insupportable.

Il y a, en chaque Français, une once d'odieux et une parcelle de sublime. Chez Thiers, j'accepte et je dis l'un et l'autre.

Personnage campé, j'explique comment Thiers, en fin de vie, d'un même coup, libéra sa patrie et fonda la République française.

Chalet Trafford, Genève, 2 avril 1944.

1. Editions de la Frégate, Genève.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

MONSIEUR THIERS

Extrait de la publication

DE TALLEYRAND A CLEMENCEAU

Le télégramme du 16 septembre 1873 — Thiers recouvre tout le XIXe siècle. — Opinion de ses contemporains : Victor Hugo, Lamartine, Royer-Collard, Chateaubriand, Molé, Napoléon III, O. Barrot, Henri Heine, Metternich, Bismarck... — Prendre un homme d'Etat tel qu'il est — Chance de Thiers : sa naissance, ses débuts à Paris, la croisière manquée, le « National », la visite à Neuilly, l'exil, Paris qui pardonne.

M. de Saint-Vallier, Commissaire extraordinaire à Verdun, à M. le Maréchal de Mac-Mahon, Président de la République.

Verdun, le 16 septembre 1873, 10 h. 40 (reçu : 11 h. 35).

Conflans et Jarny, dernières localités occupées, ont été évacuées ce matin à 7 heures. Les troupes allemandes ont franchi la frontière à 9 heures, et notre territoire est complètement libéré.

Ce télégramme, à soixante et quatorze ans de distance, donne chaud au cœur. Le sol de France était foulé par l'ennemi depuis onze cent quarante et un jours. La libération du territoire intervenait près de six mois avant le terme prévu à Versailles.

Grâce à qui ? Au seul homme d'Etat que l'histoire de France appelle « Monsieur », au petit vieillard de soixante-seize ans, tombé du pouvoir le 24 mai précédent, qui se repose en Suisse. A Lausanne, il reçoit la photographie représentant les trois derniers soldats prussiens au moment où ils quittent le sol national. La ville lui donne une sérénade.

Parmi les télégrammes nombreux qu'il reçoit, un surtout fait monter des larmes aux yeux du vieillard : *La ville d'Etain, dernière étape de l'armée d'occupation, est libre. Après avoir payé un tribut de résignation à la France, les habitants se font un devoir de vous témoigner leur gratitude. Votre patriotisme éclairé, qui avait essayé de détourner les malheurs prêts à fondre sur nous, vous a inspiré les sages mesures qui ont amené la libération du territoire.*

Libérateur du territoire ! Destin qui n'est pas à la portée de tous, même des militaires. Cette guerre qu'il n'a pas voulue, qu'il

Extrait de la publication

a combattue jusqu'à l'épuisement, le 15 juillet 1870, l'aura fait entrer dans la gloire. Sans elle, il risquait d'avoir raté sa vie. Mérimée, en 1865, n'affirmait-il pas que « Thiers ne sortira plus de l'oubli que par une catastrophe ». Un homme plus intelligent que Mérimée et meilleur connaisseur d'hommes s'était bien trompé dès le début de la carrière de Thiers. « Ce jeune homme a bien de l'esprit; il perdra la France », disait Talleyrand. C'est précisément Thiers qui devait la libérer et la sauver.

Avant 1870, qu'avait-il été ? un journaliste incisif — mais son siècle en a tant compté ! — un vigoureux ministre de l'Intérieur; un ministre des Travaux publics moderne et rapide; un bon orateur, mais c'est le siècle de l'éloquence; un académicien, mais un bon millier a passé le Pont des Arts depuis Richelieu et les Français ne connaissent même pas le nom des quarante du moment; un médiocre diplomate roulé par son roi; un historien qu'on ne lit presque plus; un président du Conseil qui a raté son affaire.

La chance de Thiers c'est d'avoir, après la défaite de la France, reçu le pouvoir, vrai, total, sans roi ni empereur, avec une Assemblée qui le harcèle mais qu'il domine. Dès lors, il entrait dans l'histoire. Chef de la France, souverain élu par deux millions de Français, il a, en quelques trimestres, fondé la République et libéré le territoire. L'un n'est pas allé sans l'autre.

Le « sinistre vieillard » de Rochefort recouvre tout le XIXe siècle. Il avait vingt ans quand le duc de Richelieu libérait le territoire. Entre Talleyrand qui l'a présenté à Paris et à l'Europe et Clemenceau qui a signé avec lui le manifeste des 363, Thiers fait la chaîne.

La chaîne de la gloire, de l'intelligence et de l'indépendance françaises.

***

« Monsieur Thiers » n'est pas un homme comme les autres. Il étonne ses contemporains, il déconcerte l'histoire. Aimé et haï à la fois, souvent par les mêmes. Jamais loué totalement. Blâmé non plus. Mais tour à tour. Les plus sévères ont pour lui d'infinies indulgences. Sans parler du pathétique pardon de Flaubert. De celui, plus sublime encore, du peuple de Paris.

Tantôt insulté, lapidé, mitraillé. Tantôt acclamé, fêté, salué bien bas. Victor Hugo, qui lui trouve « un cœur étroit et petit », lui porte « un sentiment indéfinissable d'admiration, d'aversion et de dédain ». Il l'embrasse au jour du retour des cendres. Il l'accable à Bordeaux, quand l'Assemblée ratifie la paix.

L'autre romantique, Lamartine, ne l'aime pas et le dit souvent. Thiers, « c'est la guerre », « c'est la fin du monde », mais il juge en lui « un ennemi digne d'être combattu ». Il a même du goût

Extrait de la publication

pour lui, « comme on a des préférences dans le camp ennemi ». Un jour, il ajoute : « Tant que la France aura un homme pareil, elle ne sera pas tout à fait perdue. » Royer-Collard le dit « bon surtout à perdre un empire par son étourderie et son enivrement », mais il lui prédit et souhaite un grand ministère qu'il fait quelques jours après. Le redoutable Cormenin le déchire à belles dents comme il fait pour tous les autres lions de la ménagerie parlementaire, mais il le juge « le plus considérable de tous ». Chateaubriand, qui lui refuse « la grandeur qui vient de l'ordre moral » et lui trouve « des mœurs inférieures », le sacre pourtant « héritier de l'avenir ». Mais il ne sait pas très bien s'il « deviendra un grand ministre ou restera un brouillon ».

La duchesse de Dino le loue et le déteste à l'excès, mais c'est normal, selon qu'elle l'aime encore ou est déjà fâchée. Le raide et taciturne Guizot, languedocien sacerdotal, hait cordialement son pétulant voisin de Provence qui chemine avec lui ou contre lui dans les avenues du pouvoir, dix-huit années durant. Mais, au soir de sa vie, dans sa retraite, il incline avec ferveur son admiration devant le patriotisme « vrai et efficace » du libérateur du territoire. Molé l'a traité de « gamin », mais c'est à ce gamin qu'un soir de février 1848, il prie Louis-Philippe de faire appel pour sauver la monarchie. Son roi lui-même, tour à tour, a serré dans ses bras son « petit ministre », « un excellent petit homme », dit la reine Amélie, ou a cassé aux gages ce « risque-tout », ce « matamore ». Napoléon III l'appelle, selon les jours, « historien national » ou « gâte-sauce ». Il ne sait jamais s'il doit accepter ou refuser ses conseils.

Odilon Barrot, qui n'est pas très intelligent mais raisonnable, ne sait pas très bien s'il faut lutter contre Thiers ou combattre avec lui. Sainte-Beuve s'écrie : « J'admire vraiment monsieur Thiers... mais quelle fatuité et quelle faquinerie ! » Henri Heine, qui l'a si rudement malmené, veut se faire pardonner avant de mourir et lui écrit fort gentiment.

Pour Metternich, il est d'abord un « acrobate », « un homme fort dangereux », il a « trop peu de poids ». Puis, le chancelier d'Autriche découvre ce petit homme qui connaît l'Europe presque aussi bien que Talleyrand et il devient son ami. Palmerston le combat sans pitié en 1840, mais recherche bien vite son amitié et son appui. Les puissances se moquent de lui pendant dix ans et le lui montrent bien, mais, plus tard, il est, nous dit Ferry, « une des passions de l'Europe ». En 1867, la presse anglaise le traite de « vieillard arriéré », mais la même presse l'identifie avec la France quand il réussit son prodigieux emprunt de 1871.

« Il n'était pas un aigle, loin de là », dit Bismarck. N'empêche qu'il trouve en lui un adversaire de taille, qui arrache un milliard

Extrait de la publication

et Belfort. A la fin, le chancelier d'Allemagne a pour lui plus que de l'amitié. Quand Thiers, tombé du pouvoir, fête ses quatre-vingts ans, le premier télégramme qui arrive, plein d'affectueuse admiration, c'est celui de Bismarck.

L'Assemblée nationale tout à la fois dit qu'il a bien mérité de la Patrie et prépare minutieusement sa perte. Un même jour, elle le renverse et le supplie, repentante, de garder le pouvoir. Des catholiques, il est tour à tour l'idole et l'irréductible ennemi. Des militaires, l'enfant chéri et la bête noire. Changarnier, Bugeaud, Chanzy chantent ses louanges ou le combattent âprement. Gambetta, le génial « fou furieux », dénonce son « étroitesse d'esprit », son « sot amour-propre ». Mais bientôt il s'institue son défenseur, son allié. Quand le « grand vieillard » meurt, on dirait que Gambetta perd un père...

Seul, de tout le XIXe siècle, Balzac ne désarme pas. De « cette fleur ministérielle née sur ce fumier politique », il fait le modèle de son Rastignac. Une fois ou deux pourtant, le ton change : « J'ai confiance en lui. » « Il ne sera pas un médiocre. » A part Mignet, ses plus intimes ne peuvent fixer une opinion définitive sur leur illustre ami. Ce bon Delacroix, lui-même, qui l'adore, se demande avec angoisse s'il n'a pas « l'âme petite » et s'il n'est pas « le plus égoïste et le plus insensible des hommes, enfin le contraire de ce que je croyais, et le moins capable d'affection... »

La chanson, la satire, la caricature, l'image d'Epinal, ses rivaux, les gars des faubourgs l'appellent tour à tour Foutriquet, l'Incestueux, Adolphe le Petit, Jean Foutre, Figaro, mais aussi Libérateur du territoire, Sauveur de la Patrie, Père de la République.

Qu'est donc ce Thiers ? L'enfant prodigue du XIXe siècle ? Sans doute. « L'enfant terrible » dont parle Balzac ? Il y a de cela aussi, dans ce siècle sérieux, conformiste, bourgeois, bien qu'il sût être plus sérieux, plus conformiste, plus bourgeois que quiconque.

Je prends Thiers, comme me l'apporte son temps, avec ses insupportables défauts, ses étonnantes qualités, sans arranger le personnage, sans faire de l'imagerie. La légende n'est pas de l'histoire. S'il y a du Titan en lui, il y a aussi du petit garçon. Il nous dit lui-même qu'il faut prendre un homme d'Etat « tel qu'il est, comme on prend un grand peintre, un sculpteur, un poète, un orateur ». Je prends Thiers tel qu'il est, un homme avec des défauts d'homme, des qualités d'homme. Pas un saint, ni un héros continu. Un patriote, un journaliste, un écrivain, un orateur. Tantôt meilleur que d'autres, tantôt moins bon. Et au soir de sa vie, quand la France est vaincue, un vrai chef d'Etat, qui gouverne son pays, lui, dans l'honneur, l'indépendance, la liberté.

Extrait de la publication

*
**

Thiers a du talent, une incomparable intelligence. Suffisamment de courage. Beaucoup d'habileté. Trop parfois. Avec ces dons, on ne fait pas toujours belle carrière. Thiers, en plus, a de la chance. Une chance essentielle, d'abord : sa longévité. Ministre de Louis-Philippe en 1831, premier président de la République française quarante ans après. Il a vu mourir tous ses contemporains. Il a duré, et survécu à la tourmente de 1870, alors que Guizot n'est plus qu'un haut conseiller presbytéral. Il a travaillé avec Talleyrand et Gambetta. C'est sa durée qui a permis sa gloire. Mort en 1869, il serait à peine plus connu que Molé, Barrot ou Dupin. Un peu plus cependant, à cause des « libertés nécessaires » et de « l'Empire est fait ». La vieillesse l'a hissé vers la gloire.

Mais la chance, déjà, avait visité son berceau. Il devait être adultérin, ce qui était fâcheux à l'époque. Car son père était marié. Mais pas à sa mère. A Claudine Fougasse. Dieu merci ! Mme Thiers, née Fougasse, eut le bon goût de mourir quelques semaines avant la naissance d'Adolphe. Du coup, le fils de Marie-Magdeleine Amic, petite bourgeoise séduite par un aventurier, n'est plus qu'un enfant naturel né le 15 avril 1797. C'est moins grave. D'autant plus que Louis Thiers, veuf récent de l'épouse Fougasse, peut se remarier quatre semaines après, le 13 mai, avec la mère d'Adolphe, que voici donc légitimé.

La chance ? Le 8 octobre 1821, six semaines après son arrivée à Paris, grâce à Manuel et à Etienne, son premier article paraît au *Constitutionnel*. Le voilà, à vingt-quatre ans, le confrère de Lamartine, de Chateaubriand, de Constant, de Broglie, de Guizot, de Bonald, de Lamennais. « La presse nous a faits ce que nous sommes », écrira son ami Rémusat en 1844.

La chance ? La rencontre avec Talleyrand en 1823 quand il revient des Pyrénées et d'Espagne. C'est bien de la chance que Talleyrand se penche sur ce gamin de vingt-cinq ans qui n'est pas de son avis et le lui dit en face. Du coup, Talleyrand, intéressé et séduit, voit le parti qu'il peut tirer de Thiers.

La chance ? Elle frappe sûrement à la porte de Thiers, en août 1829, quand elle le dissuade, à onze mois des ordonnances, de partir autour du monde pour quelques années. Thiers est un peu découragé. Les avenues du pouvoir paraissent barrées pour longtemps. Martignac gouverne avec intelligence et gentillesse. Il se prolonge. Thiers, las de combattre à vide dans le *Constitutionnel*, pressé d'accroître ses connaissances pour l'Histoire générale qu'il méditera toute sa vie, décide d'accompagner le capitaine Laplace qui prépare une longue croisière de recherches scientifiques.

Extrait de la publication

COLLECTION

"LA SUITE DES TEMPS"

LES CORPORATIONS EN FRANCE AVANT 1789
par ÉMILE COORNAERT

LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1812
par E. TARLÉ

1789, L'ANNÉE CRUCIALE
par FRÉDÉRIC BRAESCH

LA FRANCE, DES ORIGINES A LA GUERRE DE CENT ANS
par FERDINAND LOT

LA GUERRE DE SÉCESSION
par LÉON LEMONNIER

HISTOIRE DE FRANCE, I et II
par JACQUES MADAULE

LA QUERELLE DES ARMAGNACS ET DES BOURGUIGNONS
par JACQUES D'AVOUT

LE MAROC ANTIQUE
par JÉROME CARCOPINO

LA RUÉE VERS L'OR EN CALIFORNIE
par LÉON LEMONNIER

LA GUERRE DE CENT ANS
par ÉDOUARD PERROY

LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE SOUS LE SECOND EMPIRE
par GEORGES DUVEAU

HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE
I. — Des origines à l'Hégire
II. — De 622 après J.-C. à l'époque contemporaine
par PIERRE DUMOULIN DE LAPLANTE

LA LUTTE DE CLASSES SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE
Bourgeois et " bras nus " (1793-1797) (2 vol.)
par DANIEL GUÉRIN

L'AFFAIRE DREYFUS
par JACQUES KAYSER

MONSIEUR THIERS ET SON SIÈCLE
par CHARLES POMARET

LES MORMONS
par LÉON LEMONNIER

Extrait de la publication